

D'un système linguistique à l'autre : trahir pour traduire ?

Gabrielle Le Tallec Lloret

► **To cite this version:**

Gabrielle Le Tallec Lloret. D'un système linguistique à l'autre : trahir pour traduire ?. La trahison | La traición, Actes du Colloque d'ALMOREAL, p. 293-307, 2005. halshs-01614450

HAL Id: halshs-01614450

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01614450>

Submitted on 10 Oct 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

D'un système linguistique à l'autre : trahir pour traduire ?

Gabrielle Le Tallec-Lloret
GERLHIS - EA 3553 - Université de Rennes II.

Sous la plume de maints écrivains, traducteurs, écrivains-traducteurs, l'association paronomastique *traduction / trahison* ou l'épigramme italienne *traduttore, traditore* fait l'objet de la même stigmatisation péjorative que le terme de *littéralité*. Comme si le traducteur, jugé par rapport à une ligne de conduite était voué immanquablement à recevoir l'opprobre : trop près de la ligne on le taxe de traducteur servile, littéral ; trop éloigné de la même ligne on l'accuse d'infidélité. Le piège tendu par la trahison est certes redoutable puisque la ligne à peine tracée, il nous laisse le choix, la liberté, et c'est là, précisément, dans cet espace de liberté, que sera jaugé notre écart. La *littéralité* comme pratique du « mot-à-mot », est insatisfaisante et condamnable à bien des égards. A ce sujet les témoignages de traducteurs fourmillent d'exemples mais ferment la porte à la question cardinale : le refus de cette littéralité-là autorise-t-il tous les écarts ?

Réconcilions linguistique et littérature, même si, en matière de traduction, chacune a tendance à tirer les draps à elle : « la traduction est une fonction spécialisée de la littérature » revendiquait Octavio Paz ;¹ « l'activité traduisante est affaire de linguiste » réclamait déjà Roman Jakobson.² En outre, l'approche linguistique de la traduction habituellement retenue par les traducteurs-essayistes (la linguistique informatique au service de la traduction simultanée, dite traduction « presse-bouton »)³ n'œuvre pas pour le rapprochement et dénote une vue partielle et partielle de la discipline. Cette communication poursuit deux objectifs : faire la part des choses entre ce qui relève de la trahison délibérée et ce qui relève du changement obligé, imposé par le système linguistique dans la langue d'arrivée ; montrer que l'activité traduisante intéresse bien le linguiste dans la réflexion qu'il mène sur la langue comme système mental de représentation du monde.

Choix délibéré de trahir

Dans *Problèmes linguistiques de la traduction*, J.C.Chevalier et M.F.Delport ont répertorié les mauvaises habitudes des traducteurs, « ces mécanismes récurrents, qui se répètent de traduction en traduction, par-delà les différences des œuvres, des langues et des individus » :⁴ Se dégagent essentiellement trois *figures de traduction* autour d'un critère permettant de revenir sur la notion de « littéralité » :

« seuls ont été retenus des cas où ne pesait aucune contrainte de langue, où une traduction littérale était possible, où donc le traducteur a pu exercer un choix (...). Tout ce qui est appelé « figure de traduction »

¹ Cf. Octavio Paz, *Traducción : literatura y literalidad*, Barcelone, Tusquets, 1971.

² Cf. Roman Jakobson, *Essais de linguistique générale*, Chapitre IV, *Aspects linguistiques de la traduction*, Paris, Les Editions de minuit, 1963.

³ « Le fléau de l'espéranto et du volapuck ne nous hante plus, mais la machine à traduire nous guette, qui traduira plus vite et plus juste que nous, disent les prophètes de malheur -et voici venir la traduction presse-bouton », in Georges Mounin, *Les problèmes théoriques de la traduction*, Paris, Gallimard, 1963, p. 7.

⁴ Cf. M.F. Delport, « Traduction et littéralité : de la subjectivité dans les traductions de *Madame Bovary* », in J.C. Chevalier, M.F. Delport, *Problèmes linguistiques de la traduction, l'horlogerie de Saint Jérôme*, Paris, L'Harmattan, 1995, p. 73.

est libre quant à son existence. Il n'y a précisément figure que parce qu'il y a liberté. Pour la traduction comme pour la rhétorique »⁵

Changement de sujet :⁶

Exemple (1) : No **parecía Tristana** muy contrariada de estas faltillas.
B. Pérez Galdós, *Tristana*, cap. XXVII, éd. Aubier, p. 342.

Ces éclipses n'avaient pas l'air de trop **contrarier** Tristana.
Trad. éd. Aubier bilingue, p. 343.

(2) La verdad es que en la experiencia de lo sobrenatural, como en la del amor y en la de la poesía, **el hombre se siente** arrancado o separado de sí.
Octavio Paz, *El arco y la lira*, México, Fondo de Cultura Económica, 1979, p.135.

La vérité est que **l'expérience** du surnaturel, comme celle de l'amour et de la poésie, **arrache** l'homme à lui-même, le **sépare** de soi.
L'arc et la lyre, trad. Roger Munier, éd. Gallimard, coll. « Les Essais » CXIX, 1965, p.177.

Explicitation :⁷

(3) On entendit le cliquetis des fourchettes **sur** les assiettes...
G. Flaubert, *Madame Bovary*, I, 2, Lausanne, éd. Rencontre, 1965, p.291.

Se oía (...) el ruido de los tenedores **al chocar con** los platos...
Trad. C. Martín Gaité, Barcelona, ed. Brugera, 1982, p.371.⁸

Amplification : le traducteur « ajoute, développe, au gré de ce que son imagination lui présente »⁹

Ex (4) Salió por fin y se detuvo en la **linde** ; pero era imposible permanecer quieto bajo ese sol y ese cansancio.
H. Quiroga, *Cuentos de amor, de locura y de muerte*, ed. Losada, 1954, p. 70.

Enfin il sortit et s'arrêta à la **lisière du champ de broussailles** ; mais ce soleil et cette fatigue empêchaient de rester immobile.
H. Quiroga, *Contes d'amour, de folie et de mort*, trad. Frédéric Chambert, UNESCO, 1985, p. 60.

La tâche du traducteur consiste à transporter dans une autre langue une représentation qu'il s'est forgée à la lecture du texte de départ. J-C. Chevalier appelle « orthonymie » ce sentiment qui nous habite tous, et le traducteur au premier chef, à savoir qu'il existe pour toute représentation dans une langue donnée « une façon de dire spontanée, naturelle, droite et nue », et c'est vers cette formulation « normale » donc orthonymique, que nous tendons. Les textes de départ relevés ici offrent tous la possibilité d'une traduction « littérale » si l'on entend par là « à l'intérieur des contraintes imposées par la différence des systèmes linguistiques ». Or, les traducteurs se sont délibérément écartés du texte de départ, ont créé entre ce texte de départ et le

⁵ *Ibid.*, p. 46.

⁶ J.C. Chevalier, « D'une figure de traduction : le changement de « sujet », in *op. cit.*, pp. 27-44.

⁷ « elle consiste pour le traducteur à mettre au jour des informations contenues dans la situation qu'évoque la phrase à traduire (...) Le traducteur les a déclarés explicitement. Très souvent ainsi le traducteur explicite la relation logique qui relie les faits évoqués dans deux propositions. », cf. M.F. Delpont, « Le traducteur omniscient -deux figures de traduction : l'explicitation et l'amplification », in *op. cit.*, p. 47.

⁸ « deux autres traducteurs de *Madame Bovary* se sont contentés de dire « el ruido de los tenedores **contra** los platos », », signale M.F.Delpont, *ibidem*, p. 48.

⁹ *Ibid.*, p. 48.

texte d'arrivée des écarts non nécessaires ne se justifiant ni d'un point de vue linguistique, ni du point de vue de l'orthonymie. Nous tenons là, semble-t-il, un critère assez sûr pour évaluer le degré de trahison en matière de traduction : la trahison consisterait à commettre des écarts non nécessaires, pratiques adventices au nom du refus de la littéralité ou de la recherche de l'orthonymie. Ne relèveraient pas de la trahison les modifications dues aux contraintes imposées par le système linguistique d'arrivée.

Contraintes imposées par le système linguistique d'arrivée.

En matière de lexicque, l'apport de la linguistique du XX^{ème} siècle dans la réflexion sur la traduction tient dans cet avertissement de F.de Saussure présidant à sa théorie du signe :

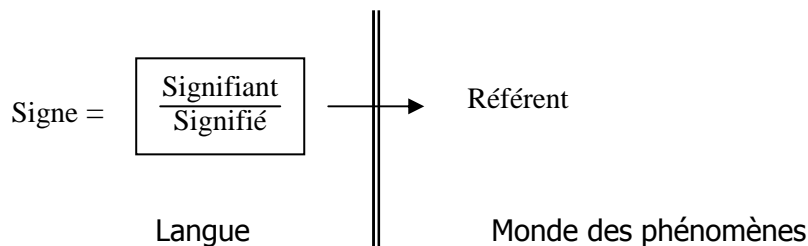
« pour certaines personnes, la langue ramenée à son principe essentiel, est une nomenclature, c'est-à-dire une liste de termes correspondant à autant de choses. [...] Cette conception [...] suppose des idées toutes faites préexistant aux mots. [...] Mais « si les mots étaient chargés de représenter des concepts donnés d'avance, ils auraient chacun, d'une langue à l'autre, des correspondants exacts pour le sens : or, il n'en est pas ainsi. »¹⁰

C'est cette illusion que rapporte Albert Bensoussan au moment de sa rencontre avec Mario Vargas Llosa pour la traduction de *Los perros* :

« Je (...) lui remis avec ma traduction la première de mes dents de lait.[...] Il calcula les mots et s'exclama : « Juste le compte ». Je m'étais bien gardé, certes, de proliférer en tout sens, ainsi que le font généralement les traducteurs, aussi eut-il l'illusion qu'à chacun de ses signes correspondait un mot dans l'autre langue. Enfin, l'équilibre des volumes était respecté. Cette concision lui plut et il eut ce compliment -dont je ne fus pas dupe- : « C'est encore mieux que l'original ».¹¹

Saussure a défini le signe linguistique comme un symbole sonore, le signifiant, servant à référer à un objet du monde, grâce à un contenu de signification, le signifié, valable pour tout membre d'une même communauté linguistique (figure 1). On prendra garde de bien distinguer ce qui relève de la langue (le système linguistique) et ce qui relève de l'univers, du monde de l'expérience : la symbolisation linguistique exclut tout rapport direct entre le signe et la « réalité » du monde.

Figure 1



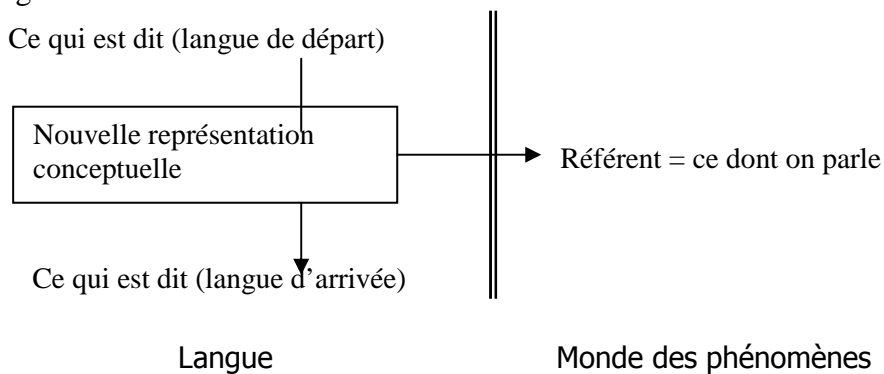
On se gardera tout autant de ne pas assimiler le signifié au référent : le référent appartient au monde, à l'univers réel, qu'on en parle ou qu'on n'en parle pas. Le signifié, lui, est un concept mental, intellectuel, humain. Le monde référentiel reste, seule la langue change.

¹⁰ Cf. F. de Saussure cité par Georges Mounin, *op. cit.*, p. 21. 40 ans après Saussure, Martinet combat cette notion de langue-répertoire : « Cette notion de langue-répertoire, ajoute Martinet, se fonde sur l'idée simpliste que le monde tout entier s'ordonne, antérieurement à la vision qu'en ont les hommes, en catégories d'objets parfaitement distinctes, chacune recevant nécessairement une désignation dans chaque langue ; ceci, qui est vrai, jusqu'à un certain point, lorsqu'il s'agit par exemple d'espèces d'êtres vivants, ne l'est plus dans d'autres domaines... », A. Martinet, *Eléments de linguistique générale*, Paris, Colin/Masson, 1970, p. 22.

¹¹ Albert Bensoussan, *Confessions d'un traître-Essai sur la traduction*, P.U. de Rennes, 1995, p.59.

Si on change le signifiant (ce qui est toujours le cas dans une traduction) on change forcément le signifié, puisque comme le dit Saussure, le signifiant et le signifié sont comme le recto et le verso d'une feuille de papier. Ce qui change c'est le sens, le signifié (fig.2) : or, chaque langue ne va pas retenir du même objet les mêmes propriétés : en français, le vocable *sage-femme* met en avant les compétences attachées à cette profession, et met en avant avec *sage* la science, le savoir-faire particuliers. En espagnol, pour un même référent, le signe n'a pas retenu la même propriété : *la comadrona* est celle qui aide (*co-*) la femme au moment où elle devient mère (*madre*).¹²

Fig. 2



La donnée d'expérience appartient au monde réel : c'est le référent, ce dont on nous parle ; aussitôt, l'homme pensant s'en abstrait par la représentation mentale qu'il en a. C'est ici que se loge l'autonomie de la pensée humaine :¹³ l'homme a construit en lui un univers de représentation, et la diversité des langues témoigne de la variété de ces représentations : difficile, donc, de parler de trahison. L'activité traduisante le montre nettement : l'accès au monde se fait au travers d'un filtre, d'un prisme, jamais le même d'une langue à l'autre.

Chaque langue est une vision du monde¹⁴ pas seulement dans le lexique mais aussi dans un aspect parfois évoqué mais rarement décrit : la syntaxe.

Le français moderne dispose de deux vocables, *en* et *y*, qui dans leur emploi anaphorique¹⁵ *-j'en viens, j'en parle, j'en veux ; j'y vais, j'y suis, je n'y comprends rien-* posent un « problème de traduction » en espagnol, induisant une analyse grammaticale, puis la substitution par un adverbe ou une tournure prépositionnelle *de + adverbe de lieu -de aquí, de ahí, de allí-*, ou *de + pronom -de esto, de ello, de aquello-*. Parfois leur traduction est jugée superflue.

La langue espagnole, sans vocables équivalents, possède en revanche un système de démonstratifs et d'adverbes de lieu, hérité du latin, offrant une vision trimorphe de l'espace et du

¹² « le signifiant ne renvoie à l'objet que par l'intermédiaire d'une propriété qu'il en retient... tout objet étant le lieu d'une infinité de propriétés, il y pourra être fait renvoi d'une infinité de façons. », cf. J.C. Chevalier, M. Launay, M. Molho, « La raison du signifiant », *Modèles linguistiques*, 1984, VI, 2, 27-41.

¹³ Pour plus de précisions sur cette vue des choses, on consultera Gustave Guillaume, *Prolégomènes à la linguistique structurale* 1, Les Presses de l'Université Laval-Québec, 2003, pp. 1-17 : « la pensée humaine est indépendante de l'univers observé et elle affirme son autonomie à l'endroit de cet univers en lui opposant un univers qui n'est pas l'univers tombant sous le coup de son observation, mais un univers construit par elle, par ses propres moyens de pensée et dont les paramètres sont les siens, théoriques, et non pas ceux, réels, de l'univers observé. » (p.10)

¹⁴ On en trouvera une autre illustration dans Chrystelle Fortineau, Gabrielle Le Tallec-Lloret, « La langue comme vision du monde », in *Actes des « journées angevines » sur la didactique de l'espagnol*, 22-23 mars 2002, à paraître.

¹⁵ En grammaire l'anaphore est « un processus syntaxique consistant à reprendre par un segment, un pronom en particulier, un autre segment du discours, un syntagme nominal antérieur », cf. *Dictionnaire de linguistique et des sciences du langage*, Dubois et alii, Paris, Larousse, 1984, p. 36.

temps : formes en *est-*, en *es-*, et en *aqu-*, variables en genre et en nombre, et sur le même modèle *aquí, ahí, allí / acá, allá, acullá*. Le français moderne est dépourvu d'un tel système. Démonstratifs et adverbes ayant pour fonction de localiser des êtres de l'univers dans le temps et dans l'espace, cette localisation se fait toujours à partir de la position et de la vision du sujet parlant, point de repère fondamental du discours. Autrement dit, en espagnol, le choix du démonstratif ou de l'adverbe révèle la perception qu'a le locuteur de l'objet ou de la situation, nous y reviendrons.

L'espagnol ancien offrait au locuteur deux sous-systèmes de représentation de l'espace et du temps : d'un côté, le système ternaire des démonstratifs et adverbes décrit plus haut ; de l'autre côté, deux particules anaphoriques *y* et *ende* issues comme le *y* et le *en* français des adverbes latins *IBI* et *INDE*, inaptes à diviser l'espace, et capables seulement de renvoyer à un lieu, une situation précédemment évoqués dans le discours :

Concurrence *y* / *allí*

- (5) Et fuxo Caçim con essos berberis, et metieronse **y** en un requexo de la çibdad, et **alli** revellaron et se ampararon unos pocos de días fasta que los sacaron **ende** por fuerça los çibdadanos moradores de la çibdad...¹⁶
Primera Crónica, 1270-1345, p. 464

Concurrence *ende* / *de aquí*

- (6) e depues que Troya fue destroyda salieron **ende** dos hermanos ; all uno dizien Priamo e all otro Anthenor...¹⁷
Primera Crónica, 1270-1345, p. 5
- (7) **D'aquí** quito Castiella, pues que el rey he en ira,
 Non sé si entraré **y** más en todos los mios días¹⁸
Cantar de Mio Çid, approximativement 1180, 219-220

Concurrence *ende* / *de esto* :

- (8) Trocida es la noche, ya quiebran los albores.
 Muchos se juntaron de buenos ricos omnes
 por ver esta lid, ca avién **ende** sabor.¹⁹
Çid 3545
- (9) Yo vos le dó en don, mandédesle tomar, señor-
 Essora dixo el rey :- **D'esto** non he sabor²⁰
Çid 3515-3516

A partir de 1250, les emplois de *y* se modifient, la particule se rapproche alors du verbe *aver* (HABER) qui, à la même date, se spécialise dans l'emploi d'auxiliaire que nous lui connaissons aujourd'hui :

- (10) E bien es verdat que non **ay** cosa en el mundo deletosa para el ome commo aver ome buen amigo ;
 pues non **ay** mejor amigo que el seso, nin peor enemigo que la locura.²¹
Crestomatía del español medieval, II, *El Caballero Zifar*, 1^{er} tiers du XIV^e siècle, p.107.

A la fin du XV^e siècle, *y*, adverbe autonome, disparaît²² mais survit à l'état de

¹⁶ *metieronse y* : ils s'introduirent là ; *alli revellaron et se ampararon* : là ils surveillèrent et se mirent à l'abri ; *fasta que los sacaron ende* : jusqu'à ce que les en fissent sortir les habitants

¹⁷ = en sortirent deux frères

¹⁸ = d'ici je quitte la Castille...j'ignore si j'y reviendrai...

¹⁹ = car ils en avaient envie

²⁰ = je n'ai pas envie de cela

²¹ = il n'y a pas en ce monde de chose plus agréable ; = il n'existe pas de meilleur ami

²² L'observation des manuscrits le prouve :

morphème suffixal dans *hay* et à la première personne du présent de l'indicatif des verbes d'existence *soy, estoy, voy, doy*.²³

Au milieu du XIV^e siècle, soit environ un siècle après l'évolution de *y*, les emplois de *ende* se modifient, se raréfient notablement, la concurrence tournant au grand avantage de la tournure prépositionnelle *de+ démonstratifs aquí, ahí, allí / de+ pronoms personnels esto, eso, ello* :

- (11) Veniemos a tu corte || alegres y pagados
partir nos emos **ende** || tristes y desarrados
Libro de Alexandre, 1249, Ms. O, XIV^e siècle, (p. 457)

partirnos hemos **de aquí** tristes e desmayados
(Ms. P, XV^e siècle, p. 456)

Dans le manuscrit datant du XV^e siècle, *de aquí* se substitue à *ende* dans la même structure de phrase : nous **en** repartirons / nous partirons **d'ici**.

A la fin du XV^e siècle, *ende* a presque totalement disparu, seules survivent les formes *por ende* et, dans des tournures lexicalisées, *aquende* et *allende*.

Le problème de traduction autour du *y* et du *en* français sans équivalents en espagnol moderne, met au jour le fait qu'à partir d'une origine commune les deux systèmes linguistiques ont fait, au cours de leur élaboration, des choix différents, ont bifurqué : le français a abandonné le système trimorphe latin mais maintenu *en* et *y*, inaptes à diviser temps et espace. La langue espagnole a évacué *ende* et *y*, réalisant une économie de moyens dans des énoncés où le renvoi n'est pas jugé utile pour la compréhension, et après environ cinq siècles de coexistence a retenu le système de démonstratifs et d'adverbes que nous connaissons aujourd'hui, apte à diviser espace et temps en fonction de la perception du locuteur. Chaque langue a donc puisé dans le substrat latin commun et sélectionné le sous-système adapté à servir sa propre représentation du monde. Cette bifurcation rend la modification obligatoire pour le traducteur : la traduction ne consiste pas à mal traduire (*traduttore, traditore*) mais à altérer sa vision du monde, à s'en détacher pour adopter un autre mode de représentation. Impossible, ici encore, de parler de trahison.

Opérons un retour à l'espagnol et au français modernes pour observer les implications d'une telle bifurcation.

-Du français à l'espagnol.

En français, *y* renvoie à un lieu précédemment évoqué. Sa traduction en espagnol offre deux cas de figure : senti comme redondant -au nom de la suffisance expressive la langue espagnole a évacué de son sous-système cet instrument de renvoi- il n'est pas traduit

- (12) Il prit l'habitude du cabaret, avec la passion des dominos. S'enfermer chaque soir dans un sale appartement public, pour *y* taper sur des tables de marbre de petits os de moutons marqués de points noirs, lui semblait un acte précieux de sa liberté...
Gustave Flaubert, *Madame Bovary*, Paris, Gallimard, 1972, p.32

hy estaban contrarios || los tiempos por yguales
cada uno cuemo corren || o quales temporales (*Libro de Alexandre*, 1249, Manuscrito O, XIV^e siècle p.121)

Alli estaban contrarios los vientos principales (Ms. P, XV^e siècle, p. 120)

²³ Cf. Maurice Molho, "SOY, ESTOY, VOY, DOY- Essai sur la sémiologie des verbes d'existence en espagnol", in *Mélanges de philologie romane dédiés à la mémoire de J. Boutière*, Liège, Editorial Soledi, 1971.

traduction 1 : Encerrarse cada noche en un sucio establecimiento público, **para golpear** sobre mesa de mármol con huesitos de cordero (p.88)²⁴

- 2 : **para mover** sobre mesitas de mármol (p.11)
- 3 : **para plantar** en unas mesas de mármol (p.59)
- 4 : **golpear la mesa** de mármol (p.26)
- 5 : **ponerse a golpear** el mármol (p.16)

...ou bien le traducteur faisant le choix de le traduire se voit contraint par le système linguistique d'arrivée à diviser l'espace et à en choisir une zone :

(13) ... il y a trois semaines, j'y étais ! (p.90)

- 1 : hace tres semanas, ¡ yo estaba **allí** ! p.132
- 2 : hoy hace tres semanas, ¡ yo estaba **allí** ! p.57
- 3 : hace tres semanas ¡ yo estaba **allí** ! p.106
- 4 : hace tres semanas que estaba **allí** ! p.63
- 5 : hace tres semanas estaba yo **allí**, ¡ay! p. 67

Y, inapte à diviser l'espace, laisse la place à *allí* en espagnol : depuis Tostes, Emma songe au château de la Vaubyessard, où elle passa une soirée inoubliable. Le choix des traducteurs -*allí* évoque une zone éloignée du locuteur- prend en compte la perception d'Emma, celle d'une distance maximale entre la situation d'énonciation, Tostes, et la situation évoquée, celle de l'autre monde à la fois réactualisé et rêvé.

Le traducteur peut choisir entre ne pas traduire *en* et le traduire :

(14) Alors Madame expédia des factures chez deux ou trois clients (...)Elle avait toujours soin d'ajouter en post-criptum : « N'**en** parlez pas à mon mari, vous savez comme il est fier... » (p.367)

- 1 : No diga nada a mi marido, ya sabe que es orgulloso (p.350-351)
- 2 : No hable usted **de eso** a mi marido (p.283)
- 3 : No hable **de esto** a mi marido (p.338)
- 4 : No le diga usted a mi marido **nada de esto** (p.257)
- 5 : Le ruego que no le hable **de esto** a mi marido (p.340)

Esto correspond à la sphère du *yo* locuteur, cette première personne qui va percevoir tout objet ou toute situation dans sa proximité immédiate. *Eso* correspond à la sphère du *tú*, cette zone « intermédiaire » dans laquelle le sujet parlant va placer tout objet ou toute situation proche de lui sans être son environnement immédiat. *Aquello*, la sphère de la troisième personne, situe tout objet ou tout lieu que le locuteur perçoit comme éloigné de lui. Ainsi, le passage à l'espagnol oblige le traducteur qui recourt à la tournure prépositionnelle *de + démonstratifs*, à prendre en compte la perception du sujet parlant : en inscrivant le mensonge dans sa sphère, *no hable de esto a mi marido*, Emma fait de ces tractations une affaire personnelle et parfaitement maîtrisée, même s'il n'en est rien en réalité. Avec *eso*, Emma minimise la dissimulation en instaurant une complicité avec son correspondant.

- De l'espagnol au français

(15) Chusa. [...] a lo mejor diez kilos en varas de hachís cortado en ramas, da sólo doscientos gramos así de doble cero. Si luego le das cien vueltas ya a la varita, pues le sacas dos kilos, qué quieres que te diga, pero ya del malo, morralla.

Elena. Sí. Yo **de eso** no sé ; es mejor que te ocupes tú. ²⁵

²⁴ Traduction 1 (Germán Palacios), Cátedra, Madrid, 1990 ; 2 (Joan sales), Planeta, Barcelona, 1982 ; 3 (Consuelo Verges), Alianza Editorial, 1989 ; 4 (Pedro Vances), Espasa Calpe, Madrid, 1986 ; 5 (Carmen Martín Gaité), Bruguera, Barcelona, 1986.

Elena. Oui. Ça, moi, j'y connais rien ; c'est mieux que tu t'**en** occupes, toi. Moi, je fume et ça me plaît, mais je comprends jamais rien, même à ce que je fume.²⁶

La traduction française fait jaillir spontanément *y* et *en* dans un emploi que l'on qualifiera d'orthonymique. Dans le cas de *en*, l'ajout n'est pas une trahison par rapport au texte de départ, il est imposé par le système d'arrivée. En espagnol, l'emploi de *eso* marque une distance par rapport au *yo* du locuteur que l'on interprètera en fonction du contexte, ici le malaise d'Elena, ce mélange d'attrance et de répulsion qu'elle ressent vis-à-vis de la marchandise. *Y* est inapte à dire cette nuance.

Hérité du latin, le système espagnol des adverbes et démonstratifs, -formes en *est-/aquí* ; en *es-/ ahí* ; en *aqu-/ allí-*, est organisé autour de la perception du locuteur. Seule sa vision de la situation compte. La langue espagnole permet donc une modulation autour de l'emploi des adverbes de lieu, impossible en français :

(16) ¡Una buena noche feliz para usted coronel, en compañía de su esposa ! Veo por **allí**, en **esa** mesa, sí **ahí** mismo, junto a la pista, al senador y publicista doctor Viriato Solaún, concurrencia frecuente en **este** domo del placer, *Tropicana* !²⁷

Nous vous souhaitons une bonne soirée, mon colonel ainsi qu'à votre dame ! J'aperçois par **là**, à **cette** table, oui **là**, près de la piste, le sénateur et publiciste Viriato Solaún, habitué de **ce** temple du plaisir, *Tropicana* !²⁸

A partir du point de repère qu'est le locuteur, le texte espagnol donne à voir une zone perçue comme éloignée ou imprécise, *allí*, puis perçue plus distinctement, *esa/ ahí mismo*, pour y inscrire une personnalité, avant de revenir à sa proximité la plus immédiate, où il s'associe au lieu dont il fait la publicité. La langue française ne permet pas de hiérarchiser ce « parcours », auquel participe le public, de la même façon : *allí* et *ahí* sont rendus par *là*, *esa* et *este* sont rendus par *ce*, *cette*. La réalité n'est pas découpée pareillement en français et en espagnol.

Traduire c'est passer d'un système de représentation à un autre, chaque langue étant un système mental et unique de représentation du monde des phénomènes.

Comme le signale G. Mounin, la linguistique contemporaine a remis en cause cette croyance selon laquelle « la pensée de l'homme, toujours et partout, découpait l'expérience qu'elle a de l'univers suivant des catégories logiques ou psychologiques universelles. »²⁹ On a longtemps cru que « toutes les langues devaient communiquer les unes avec les autres parce qu'elles parlaient toutes et toujours du même univers, de la même expérience humaine, analysé selon des catégories de la connaissance identiques pour tous les hommes. »³⁰

La réflexion linguistique sur l'activité traduisante l'a démontré amplement : chaque langue est une interprétation de l'univers, un certain découpage. C'est bien ce découpage de l'univers qui est au cœur du dialogue entre el Rojo et el Flaco au début du roman de Jesús Díaz, *Las palabras perdidas* :

-Yo pienso inventar uno -

- ¿Un idioma ? -dijo.

-Bueno, no exactamente un idioma -se apresuró a aclarar el Rojo, consciente de su osadía-. Pretendo suponer la existencia teórica de una lengua desconocida de la que yo traduciría mis poemas

²⁵ José Luis Alonso de Santos, *Bajarse al moro*, Cátedra, Madrid, 2003, pp. 121-122.

²⁶ Luis Alonso de Santos, *La descente au Maroc*, Presses de la Sorbonne nouvelle, traduction de Marie-France Delport, Paris, 1997, p. 38.

²⁷ G. Cabrera Infante, *Tres tristes tigres*, Barcelona, Seix Barral, 1997, p. 16.

²⁸ G. Cabrera Infante, *Trois tristes tigres* (traduit du cubain par Albert Bensoussan avec la collaboration de l'auteur), Paris, Gallimard, 1970, p. 18.

²⁹ G. Mounin, *op. cit.*, p. 42.

³⁰ G. Mounin, *op. cit.*, p. 42.

- No es mala idea...Pero deberías ir más lejos.[...] Un idioma no tiene sentido si no es parte de una cultura. [...] Quiero decir que debes crear tu propia *Weltanschauung*,³¹ o sea, tu concepción del mundo, y a partir de ella, si ésta es tu onda, imaginar un cosmos. [...] Lo del idioma aislado es un disparate, ¿entiendes?³²

Traduttore, traditore ou *traduction/ trahison* forment des paires indéniablement séduisantes sur le plan acoustique et cette réussite formelle explique sans doute la persistance de ces aphorismes. Pourtant, dans ce rapprochement de texture, de physisme de deux signifiants, ne voyons guère autre chose qu'un mot d'esprit. Si l'on entend par *trahison* ce que l'on a défini plus haut, la formule italienne ne renvoie qu'à un cas de figure : celui où le traducteur, délibérément, choisit de s'écarter de la solution la plus fidèle offerte par la langue d'arrivée, sur le plan lexical ou syntaxique. Tout ce qui relève du changement obligé, imposé par deux systèmes linguistiques différents, n'est pas une trahison.

En réalité, les possibilités de trahison sont extrêmement limitées puisque chaque langue (lexique et syntaxe) est à elle seule un bornage imparable laissant peu de champ aux éventuels débordements du traducteur. Achéons donc de réconcilier linguistique et littérature autour de cette interrogation de Nathalie Sarraute : "L'idée que la "réalité" d'une oeuvre tient à la seule exploration du langage est évidemment insoutenable. Elle fait aussitôt surgir une très simple et enfantine question : s'il en était ainsi, comment expliquer que les œuvres des grands écrivains, traduites dans toutes les langues, et souvent plusieurs fois dans la même langue, par des traducteurs différents qui n'avaient pas leur génie, provoquent chez les lecteurs du monde entier les mêmes admirations ? »³³

³¹ En allemand, *die Welt*, le monde, composé de deux termes, *We*, l'être humain, et *alt*, ancien adjectif indo-européen qui a donné *old*, humanité, temps. *Die Welt* = le monde des humains. *Die Anschauung* (intuition, vision) renvoie à « une expérience vécue et visuelle des choses, une intériorisation immédiate de ce qui se présente comme un contenu de chose rattaché à une forme par analogie, et qui ainsi présenterait un sens. [...] Ce terme de *Weltanschauung* est forgé par Kant pour désigner une intuition du monde par les sens », cf Joël Bernat, « une notion « boussole » : *Weltanschauung* (la vision du monde), in *Le Mouvement psychanalytique*, vol.IV, n°II, Paris, L'Harmattan, 2003.

³² Jesús Díaz, *Las palabras perdidas*, Barcelona, Anagrama, 1996, p. 36.

³³ *La littérature aujourd'hui*, entrevue pour la revue *Tel Quel*, n°9, printemps 1962, pp. 48-53, in *Œuvres Complètes*, Bibliothèque de la Pléiade, éd. Gallimard, Paris, 1996, pp. 1656-1663. p.1658